



Égypte/Monde arabe

7 | 1991

Perceptions de la centralité de l'Égypte 1

Youssef Idris : Sept larmes sur sa tombe

Al-Musawwar n° 3487, 9 août 1991

Youssef al-Qa'id

Traducteur : Loula-Hélène Lahham



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ema/1177>

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 1991

Pagination : 144-150

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Youssef al-Qa'id, « Youssef Idris : Sept larmes sur sa tombe », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Première série, Perceptions de la centralité de l'Égypte 1, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ema/1177>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Youssef Idris : Sept larmes sur sa tombe

Al-Musawwar n° 3487, 9 août 1991

Youssef al-Qa'id

Traduction : Loula-Hélène Lahham

- 1 Je viens seulement de prendre conscience que nous appartenons à la civilisation de la vingt-cinquième heure. Une civilisation dont on connaît le slogan : on n'honore pas un écrivain de son vivant. Il lui faut quitter ce monde pour qu'hommage soit rendu à son talent.
- 2 Conformément à cette loi orientale, je m'attends à ce qu'à partir de cette semaine et pour une période indéterminée, les pages regorgent de condoléances. Ce sera pour nous une occasion unique de réconciliation et d'oubli des offenses, les ennemis d'hier verseront des larmes de crocodile. Tout cela par fidélité à des coutumes qu'il est grand temps de voir disparaître.
- 3 Pourquoi n'ai-je pas écrit ces mots de son vivant ? Il aurait été important qu'ils fussent dits avant qu'il ait quitté ce monde. Quand des écrits ne parviennent pas à leur destinataire, autant dire qu'ils n'existent pas.

Première excuse

- 4 Durant la phase terminale de sa maladie, l'Égypte s'est souvenue de Youssef Idris et, dans un élan subit et inattendu, le Conseil supérieur de la Culture a décidé de lui décerner le plus important des prix littéraires. Était-il encore conscient quand la nouvelle lui est parvenue, où était-il déjà entré dans le coma qui a précédé sa mort ? Il aurait été primordial qu'avant de lui décerner le prix, le Conseil supérieur de la Culture lui présentât des excuses pour ce retard de plus de dix ans – dont j'ignore s'il est le fait du hasard – et qu'il les acceptât avant l'annonce du prix. C'est l'Académie des Arts (et non, hélas, l'Union des Écrivains) qui a présenté sa candidature. Elle avait jadis présenté celle de Louis 'Awad pour la même récompense... Va-t-elle se spécialiser dans les candidatures de ceux que l'État a négligés ?

- 5 Youssef Idris a connu, eu égard aux prix littéraires, des déceptions innombrables. L'année où il aurait dû recevoir le Prix d'Encouragement de l'État pour la nouvelle, c'est à un écrivain de moindre valeur que ce prix fut décerné. Quant au Prix d'Estime – la plus importante des récompenses – il l'a également reçu après maints autres écrivains ne possédant pas le dixième de son talent, et après en avoir reçu bien d'autres ici et ailleurs, qui lui valurent critiques et jalousie.
- 6 Année après année, l'amertume l'a gagné et il proclamait haut et fort qu'il ne reconnaîtrait jamais ce qu'on appelait le « Prix de l'État ». Quand l'Égypte, par l'entremise du Conseil supérieur de la Culture, lui rendit enfin hommage, il avait déjà entamé le combat dont il vient de sortir vaincu.
- 7 Sans doute se figure-t-on que l'octroi du Prix de l'État à un écrivain de l'envergure de Youssef Idris n'ajouterait rien à sa valeur. Mais on oublie qu'il était humain, et que, comme tout un chacun, il se serait senti rétribué, par la reconnaissance de sa patrie, de l'effort de toute une vie ; un prix décerné par un pays étranger équivalait pour lui à un coup de poignard dans le dos, sans qu'il fût pour autant dans l'intention de quiconque de le lui porter.

Deuxième excuse

- 8 Jusqu'à ses derniers moments, il n'est pas parvenu à établir de véritables relations avec la génération des années soixante, alors qu'elle représente le plus important phénomène littéraire après sa propre génération. Les raisons en sont nombreuses.
- 9 Youssef Idris était un homme bouillonnant, qui ne mâchait pas ses mots et n'a jamais dissimulé ce qu'il pensait des tenants de cette génération et de leurs productions littéraires. Là où d'autres se seraient contentés d'un langage édulcoré, lui se souciait peu de flatter ou de masquer ses sentiments. Il était sélectif – il en avait le droit – et avait son franc-parler, qui parfois dérangeait.
- 10 Aussi ses relations avec la plupart des représentants de la jeune génération sont-elles restées sans suite ; Naguib Mahfouz est, je crois, le seul, parmi la génération des maîtres, à avoir su résoudre ce problème grâce à son idée géniale de choisir les cafés comme lieux de rencontre. Le café est un endroit ouvert à tous. Naguib Mahfouz en avait choisi certains, tels que les casinos « Qasr al-Nîl » et « Opéra », les cafés « Riche » et « Ali Baba » et enfin l'hôtel « Shéhérazade », où les gens pouvaient le rencontrer régulièrement.
- 11 Pour ma part, c'est au cours de voyages à l'étranger, lors de colloques et congrès littéraires, que j'ai eu l'occasion d'approcher Youssef Idris. Quand nous nous trouvions dans un pays arabe, il était, sitôt arrivé, accaparé par des communautés d'« Idrisiens ». De retour au Caire, nous nous disions en quittant l'aéroport : « À bientôt, au prochain voyage ! »

Troisième excuse

- 12 Ces dernières années, quand Youssef Idris a cessé d'écrire des textes littéraires, nous l'en avons blâmé ; or un artiste a le droit de choisir le silence, de s'exprimer par le silence comme il le fait par l'écriture.

- 13 Cette question – la suspension de son activité littéraire – était devenue l'objet de critiques répétitives et ennuyeuses. Et quand il publiait un texte médiocre, nous ne cessions de l'attaquer, au point qu'il évoqua le problème dans la préface de son livre *Al-aydz al-'arabî* (« Le sida arabe ») paru aux éditions Dar al-Mustaqbal al-'Arabî en 1989 :

« Il y a quelques années, une cabale s'est formée contre moi, m'accusant de haute trahison pour avoir abandonné la création littéraire – romans, nouvelles, théâtre – et m'être orienté vers les articles de presse. [...] Chers amis, voudriez-vous qu'un homme qui voit un incendie ravager sa maison laisse aux autres le soin de l'éteindre, et qu'il s'installe dans un coin de la bâtisse en flammes pour écrire un roman sur le feu qui commence à lécher ses vêtements ? Mes articles quotidiens me permettent de défendre mes principes, d'être fidèle à mes convictions, à mon honneur et au vôtre, sans trahir ma mission d'écrivain. Je n'ai rejoint aucun parti, n'ai formé aucune organisation. Je n'ai voulu émigrer ni en France ni en Angleterre. Je reste fidèlement installé dans ma demeure cairote, m'efforçant d'accomplir ma tâche. »

- 14 Puis évoquant ses derniers articles, il écrit :

« C'est une sorte d'art impressionniste possédant les caractéristiques du roman tout en n'étant pas du roman, des traits poétiques tout en n'étant pas de la poésie, des aspects théâtraux sans être du théâtre mais incluant cependant des éléments dramatiques. »

Quatrième excuse

- 15 Quand Youssef Idris eut écrit ses derniers articles, qu'il publia d'abord séparément puis regroupa en treize volumes, nous ne les prîmes pas au sérieux et ne les lûmes pas comme il l'aurait fallu. Peut-être notre attitude à l'égard de ces écrits provenait-elle du fait que nous avions considéré son auteur comme un narrateur, un romancier et un dramaturge. Or ces derniers écrits étaient de facture journalistique ; et il nous semblait que l'époque des écrivains encyclopédiques était révolue, que Taha Hussein et al-'Aqqâd en avaient été les derniers représentants ; alors qu'il est permis au talent de transgresser la loi des genres et de forger ses propres règles. On a tenté de priver Youssef Idris de la libre expression de son talent et de lui appliquer la pénible obligation de notre époque, la spécialisation à outrance ; ce qui peut se concevoir dans le domaine scientifique mais en aucune manière dans le domaine de la création.
- 16 Durant les dix dernières années de sa vie, au summum de sa maturité, nous avons décidé de n'accorder aucune importance à sa production, journalistique ou autre, alors qu'il continuait à évoluer selon son itinéraire personnel. Nous avons refusé de traiter avec un autre que le Youssef Idris que nous avions connu dans les années cinquante : Youssef le romancier, le nouvelliste et l'auteur dramatique. Nous lui avons fabriqué un moule et l'y avons emprisonné. Nous lui avons également refusé le droit légitime et naturel d'évoluer dans le sens qui lui convenait. Il y avait une antinomie entre le Youssef dont nous rêvions et l'écrivain tel qu'il se voulait. Quand il a choisi la forme qui lui convenait, nous l'avons rejeté.

Cinquième excuse

- 17 De son vivant, j'avais le sentiment – j'ignore pourquoi – que les films tirés de ses œuvres atteignaient la cinquantaine. Je me suis aperçu après sa mort qu'ils ne dépassaient pas la

douzaine, alors que sa production littéraire s'élevait à quelque trois cent cinquante nouvelles rassemblées dans douze recueils, sans compter dix romans et neuf pièces de théâtre. Il y a d'ailleurs une sorte d'imposture dans ce chiffre « douze » puisque certains titres ont subi une étrange transformation : la nouvelle *Muchwar* (« Un tour en ville »)¹ a donné le film *Al-'askari Chabrawi* (« Le soldat Chabrawi ») et son chef-d'oeuvre *Al-'askarî al-aswad* (« Le soldat noir ») est devenu *Halawat ar-ruhh* (« Le dernier soupir »).

- 18 En dépit de ses nombreuses amitiés dans les milieux artistiques égyptiens – dans les dernières années de sa vie, il avait pour amis intimes des étoiles du cinéma – très peu de films furent tirés de ses écrits. Or, il serait essentiel de porter à l'écran les oeuvres d'un écrivain qui écrit pour le peuple et sur le peuple, dans une société où l'on compte nombre d'analphabètes... Espérons que ce qui ne s'est pas fait de son vivant se réalisera après sa mort.
- 19 Les historiens et intellectuels qui s'intéressent au théâtre égyptien et arabe estiment que la pièce *Al-farâfîr* (« Les vagabonds ») a révolutionné la dramaturgie, au point qu'on a pu parler d'un *avant-farâfîr* et d'un *après...* Il est pour le moins étrange qu'à la suite de ce bouleversement, la pièce ait disparu des scènes égyptiennes et arabes, bien qu'on répêât complaisamment que le théâtre égyptien manquait d'oeuvres de valeur. Et il en fut de même pour ses autres pièces.

Sixième excuse

- 20 La nuit qui a précédé sa mort, j'ai participé à une émission radiophonique intitulée « Le téléphone de minuit ». Après mon intervention, les speakers ont commencé à téléphoner au hasard pour demander aux gens ce qu'ils pensaient de Youssef Idris. Ils ont d'abord appelé une femme qui, bien qu'elle fût professeur d'arabe, déclara qu'elle n'avait pas lu une seule de ses oeuvres. Avait-elle au moins vu une de ses oeuvres au cinéma ? Oui, mais elle ne se souvenait pas du titre. « C'était peut-être *Al-harâm* ("Le tabou") », a insisté le speaker, « Effectivement, lui a-t-elle répondu, c'est bien *Al-harâm* ».
- 21 Au deuxième appel, une élève du cycle secondaire a déclaré qu'elle ne connaissait pas Youssef Idris et n'en avait jamais entendu parler auparavant. Lors du troisième appel, ce fut un élève du cycle préparatoire qui répondit : il savait que Youssef Idris était écrivain, c'est tout ce qu'il en savait...
- 22 Le problème va bien au-delà de ces tristes anecdotes ; il existe depuis fort longtemps et, à mon sens, n'est pas prêt de disparaître. Il montre à quel point l'élite cultivée a peu d'impact sur la société toute entière. Cette élite produit des oeuvres remarquables, mais son influence, son crédit restent minimes, et cela ne fait qu'empirer, sans doute à cause de l'a priori et de la méfiance dont sont victimes les intellectuels auprès des autorités. Ajoutons à cela l'apparition de nombreux courants fondamentalistes qui veulent interdire l'art et la littérature, déclarer la guerre aux écrivains et aux penseurs.
- 23 Il s'agit peut-être là de phénomènes secondaires. Mais il importe maintenant que les intellectuels révisent radicalement leur position. Car à mon avis – et je ne suis pas le seul à le penser – Youssef Idris avait une renommée exceptionnelle. Que doit-il en être alors de personnalités moins connues...
- 24 Youssef Idris est sans aucun doute un des plus renommés des écrivains de son temps, même si certains n'ont jamais entendu parler de lui. Maintenant, tout le monde parle de

lui. La situation est probablement bien pire pour d'autres écrivains. Qui est le responsable d'un tel état de choses, l'écrivain, le lecteur ou ceux qui les ont mis en présence ?

Septième excuse

- 25 Quand Youssef Idris a écrit « À propos de la mort de Tawfiq al-Hakim » (dernier article, et l'un des meilleurs, de son livre *Al-aydz al-'arabi*), il s'est appesanti sur la réalité culturelle telle qu'il la voyait :

« Tout a commencé à changer et à se ternir. L'Égypte présente dans nos coeurs et nos esprits disparaît sous les bruits de bottes. Comme une trappe, la terre s'est ouverte et en ont surgi des hordes barbares qui obscurcissent l'horizon.

Nos rencontres à *Al-Ahrâm* se sont faites plus rares. Je suis tombé malade, ceux qui étaient parmi nous ont commencé à se retirer, émigrant, s'exilant ou s'éloignant par ressentiment. La scène s'est mise à changer, les feux de la rampe, laissant les vrais héros dans l'ombre, se concentraient sur des figures inconsistantes. Toute harmonie a disparu, comme un orchestre philharmonique qui se transformerait en vulgaire troupe de cabaret.

J'ai écrit un article intitulé : "Nettoyons l'Égypte". C'était le dernier sursaut d'une pensée créatrice sur le point d'être submergée, comme l'est depuis quelques années le quartier de Rod al-Farag, qui disparaît sous les égouts. Je ris quand je me souviens des années 1975-1980 et des lamentations hystériques déplorant l'absence de la pensée créatrice... comme si un écrivain pourvu d'un minimum de sens esthétique pouvait déposer une gerbe de fleurs sur une bouche d'égouts.

En 1977, de retour d'un voyage à l'étranger où j'avais reçu un traitement médical, j'ai trouvé le sixième étage de la tour d'*Al-Ahrâm* – ou "tour Tawfiq al-Hakim", comme j'aimerais qu'on la nomme – fermé et silencieux. Naguib Mahfouz n'y allait qu'une fois par semaine, le jeudi, Louis 'Awad était à l'université de Los Angeles, Bint al-Chatî' au Maroc, Husayn Fawzi en France, Zaki Nagib Mahmud envoyait ses articles de son domicile et Salah Tahir était dans son atelier.

De nouvelles productions ont commencé à paraître : des haut-parleurs, les discours cacophoniques et dépourvus de sens se sont abattus sur un public qui n'y pouvait mais.

Lentement, lourdement, les jours se sont mis à défiler comme les bottes de la brigade anti-émeutes. Tout projet individuel ne peut s'enraciner que dans une nation vivante, non dans une nation qui suffoque et retient son souffle. Que reste-t-il des grands projets ? »

- 26 Ici s'achève le témoignage de Youssef Idris, mais la question demeure. Ce qu'on a pu identifier comme une conscience culturelle globale – cette conscience qui protégeait les intellectuels des faux-pas – a rétrogradé. Ces dernières années régnait un climat de méfiance général, tous étaient à l'affût des erreurs les uns des autres. Les intellectuels, comme tout un chacun, sont des gens susceptibles de se tromper ; le problème commence à partir du moment où l'erreur est assimilée à une faute qui éclipse l'œuvre.
- 27 Youssef Idris a fait les frais de cette atmosphère malsaine. Il a toujours été une star et nous avons considéré cela comme un crime. Il possédait un réel charisme. Nous avons prétendu que c'était pour cela qu'il s'était arrêté d'écrire. Nous avons décidé qu'il s'était transformé en personnage public et que la part de l'écrivain en lui était morte. L'estime de soi le poussait, chaque fois qu'il visitait un pays arabe, à exiger d'être reçu par le président de ce pays, et c'était la moindre des choses. Nous avons interprété cette exigence comme un parti pris pour ceux qui possèdent le pouvoir plutôt que pour le commun des mortels.

- 28 La grandeur de Youssef Idris était à la mesure de celle de son pays. Nous avons négligé ses plus grandes richesses pour focaliser notre attention sur d'insignifiants travers [...]. Est-ce parce qu'affrontés à une réalité frustrante, le succès nous apparaissait comme une chose suspecte ? Youssef Idris m'a dit une fois que l'on n'échappe à cette réalité qu'en la trompant et en s'appropriant subrepticement le succès. Il paraît évident que nous ne permettons à personne de réussir et que nous en faisons payer le prix à qui réussit pourtant.
- 29 Tel est, en résumé, le drame qui est aussi bien le sien que le nôtre.
- 30 Je ne voudrais pas que l'on conclue de ce qui précède que je me tiens pour innocent de ces accusations, ou prétends être resté à l'écart d'erreurs dont certaines sont fatales. J'en ai commis comme bien d'autres... Que l'on veuille donc lire ici un *mea culpa* tardif, [...] une mise en garde que j'adresse à ceux de ma génération, dans lesquels je m'inclus, et à ceux qui suivront : sauvons ce qui peut encore l'être.
-

NOTES

1. La nouvelle *Mechwâr* a été traduite, sous le titre « Un tour en ville », par Philippe Vigreux pour le présent numéro d'*Égypte/Monde arabe*, p. 191.
-

INDEX

Mots-clés : Idris (Youssef), littérature